

## PHILOSOPHIE ET INGÉNIERIE : ANTITHÈSE INDÉPASSABLE OU NOUVEAU POSSIBLE ?

Élodie GRATREAU  
Doctorante en épistémologie, Université de Technologie de Compiègne

Anne FENOY  
Doctorante en philosophie, Sorbonne Université

Madéni CLAUDEL  
Étudiante de l'ENS Lyon

Rindala EL AYOUBI  
Élève de l'ENS Lyon

« La philosophie, c'est un truc inutile, ça ne doit servir à rien ; et en même temps, c'est le plus utile qui soit. »

F., ancienne étudiante HuTech

La philosophie génère souvent des opinions contradictoires ou ambiguës. Combien de personnes choisissant de suivre une formation dans cette discipline ont dû faire face aux remarques telles que « à quoi ça sert ? » ou « il n'y a aucun débouché » ? Tout se passe comme si les enjeux, l'utilité et même le plaisir liés à la philosophie n'étaient visibles que pour quelques initiés dévoués qui, parfois, entretiennent cette idée d'une philosophie épurée de toute considération pratique, la rendant de fait désincarnée et hors-monde. Dans le même temps, on entend parfois le terme « philosophie » indépendamment de son versant académique. Elle devient alors une philosophie dite « de comptoir », généralement cristallisée autour de considérations éthiques ou bien de sa seule dimension réflexive, intellectuelle et personnelle. Dès lors, il apparaît que la philosophie est la plupart du temps perçue comme étrangère à des préoccupations jugées prioritaires parce que plus utiles ou concrètes. La philosophie est souvent absente des formations relatives à la médecine, l'ingénierie ou la finance, qui seraient au centre des exigences contemporaines, seules capables de répondre adéquatement à l'urgence des problématiques du présent. N'y aurait-il pas une contradiction entre l'absence de la philosophie dans des formations axées sur les « défis contemporains » et

l'universalité souvent soulignée de ses questions ? La philosophie n'aurait-elle rien à faire dans le monde ?

Dans ce paysage, l'Université de Technologie de Compiègne (UTC) apparaît comme un phare dans la nuit. École d'ingénieur au statut d'université, elle est le lieu de naissance d'un parcours hybride : « Humanités et Technologie » (HuTech), un parcours alternatif aux classes préparatoires intégrées dont l'objectif est de former des ingénieurs technologues capables d'exercer une activité de problématisation dans le cadre d'une ingénierie qui se veut systémique et tenant compte de la complexité des phénomènes, en incluant des dimensions philosophiques, historiques, sociales, économiques... et non pas seulement techniques ou scientifiques.

Cet article est basé sur une douzaine d'entretiens semi-directifs conduits au printemps 2021 auprès d'enseignants-chercheurs intervenant en HuTech, mais aussi d'étudiants issus ou non de ce cursus<sup>1</sup>. Il vise à explorer la possibilité d'une philosophie pratique, non réduite à un utilitarisme, à partir de cette étude de cas portant sur une formation atypique.

### LA PHILOSOPHIE PERÇUE : QUELLES ATTENTES ET QUELS ÉCUEILS ?

« Du coup dans ma tête il y a deux types de philosophie : il y a la philosophie individuelle, la philosophie de toute notre vie, de nos réflexions, etc. et il y a la philosophie qui est une discipline. »

A., étudiant en classes préparatoires

On constate que face à une question aussi vertigineuse que « qu'est-ce que la philosophie ? », les personnes interrogées ne répondent presque jamais par une série de thématiques (la conscience et l'inconscient, le bonheur, la science, la raison, le travail, etc.) ou par une liste d'auteurs canoniques (Platon, Aristote, Kant, Hegel, etc.). Beaucoup se font une idée bien plus concrète de ce que représente la philosophie. Selon M., élève de Terminale suivant la spécialité Humanités, littérature et philosophie, « c'est le fait de se poser des questions sur ce qui nous entoure, sur pourquoi on est là, sur nos rapports entre nous, sur le monde, de remettre en question certaines choses et d'essayer de trouver une réponse ». De la même manière, pour B., étudiant en master de création littéraire, la philosophie est avant tout une « volonté de réflexion pour essayer de comprendre le sens des choses ». Ce relatif consensus révèle que la philosophie apparaît d'abord à chacun comme une *pratique* qui précède et excède sa théorisation et son enseignement dans le monde académique. Ainsi, les moments philosophiques dits « authentiques » sont souvent situés hors de la stricte enceinte de la classe de philosophie. C'est ce que rappelle l'anecdote de I., enseignant-chercheur, évoquant un souvenir : « un jour avec un ami, on était arrivé sur un parking et je m'étais étonné de la forme d'une plante qui avait poussé sur un mur et il m'avait dit : "ça, c'est le vrai étonnement philosophique, c'est à ça qu'on reconnaît les vrais philosophes" ». Mais alors y aurait-il une séparation nette et définitive entre deux philosophies de natures différentes : une philosophie vivante qui se pratiquerait tout au long de la vie, d'un côté, et une discipline académique circonscrite à un temps et à un lieu donnés, de l'autre ?

1. Les entretiens ont été menés par Élodie Gratreau auprès d'étudiants et d'enseignants-chercheurs de l'UTC, ainsi que de personnes volontaires sur le serveur Discord du YouTuber de vulgarisation en philosophie Cyrus North. Ils ont ensuite été retranscrits par l'ensemble des autrices. Les citations utilisées ont toutes été pseudonymisées. En revanche, les statuts institutionnels ont été conservés, car ils donnent du sens aux propos rapportés.

L'idée selon laquelle la philosophie est une prise de recul sur le monde et un questionnement personnel sur des sujets qui nous concernent crée un écueil que nous appellerons *l'écueil de l'individualisme*. Si l'on peut s'enthousiasmer à l'idée que la philosophie puisse s'avérer utile à tout un chacun pour traverser certaines épreuves de la vie, le risque est d'en faire une pratique solitaire, vouée à un solipsisme intellectuel et restreinte à une utilité purement individuelle. On pratiquerait la philosophie pour le plaisir, sans garde-fou ni méthode clairement identifiée, à la manière d'une activité de *développement personnel*. C'est d'ailleurs ce dernier thème qui revient de manière souvent ambiguë, dans l'entretien avec A., étudiant en classe préparatoire. L'étudiant explique d'abord qu'il reçoit effectivement un enseignement en philosophie sur le thème au programme et dit lui-même que ces cours servent « à préparer le concours » et donc à atteindre, à terme, un objectif de vie professionnelle. Or, à côté de cette vision très pragmatique et utilitaire, il renvoie le terme de « philosophie » à une pratique intéressante qui permet de développer une pensée personnelle en dehors du cadre académique. Au fil de l'entretien avec A., nous comprenons qu'à son sens la philosophie permet de se développer en tant qu'individu, et l'expression « développement personnel » s'éloigne ici du sens qu'elle peut avoir en psychologie. Il s'agit surtout de déployer, individuellement, un cheminement intellectuel, permettant ensuite un retour au monde enrichi, plus réfléchi et plus sage. Toutefois, selon cette conception, la philosophie n'est qu'un moyen pour déployer une réflexion personnelle. Le retour dans le monde et l'agir concret ne sont qu'optionnels et sortent tout à fait de ce cadre réflexif. Pas d'action philosophique, donc, ni d'effet sur les autres. La philosophie se trouve réduite à une pratique individuelle isolée, apparaissant presque d'emblée comme non disciplinaire, puisque l'enseignement implique un rapport à l'autrui et une attention au monde.

*L'écueil de l'individualisme* transparait également dans une comparaison récurrente au fil des entretiens. Nombreuses sont les personnes interrogées qui dressent, plus ou moins explicitement, une *comparaison entre la philosophie et l'art*. Si ce parallèle interroge en termes de nature disciplinaire (la philosophie devrait-elle être enseignée comme une science humaine ou comme un bel art ?), il révèle surtout une alternative : une philosophie qui une fois de plus serait purement individuelle ou, au contraire, une philosophie qui s'ouvrirait à l'autrui en devenant un moyen de partager des résultats. Une piste pour sortir de l'impasse ?

L., enseignant-chercheur, prend clairement le parti du premier pan de l'alternative. Pour lui, la philosophie sert avant tout à atteindre un objectif plutôt personnel : « Je veux produire une œuvre qui a une certaine valeur à mes yeux, en termes de contenu et en termes esthétiques. J'ai un rapport d'artiste à la philosophie. Pourquoi un écrivain écrit-il un livre ? Pourquoi un artiste fait-il un tableau ? C'est comme ça qu'il accomplit qui il est : à travers ses œuvres ». La philosophie serait donc cet art dans lequel l'artiste-philosophe se réaliserait lui-même, à travers sa création. C'est cette création qui permettrait alors de résoudre, en les sublimant, les grandes questions existentielles. Mais cette sublimation serait d'emblée synonyme d'un retrait du monde, outil idéal pour échapper à une réalité qui ne nous convient pas. Une telle appréhension de la philosophie accentue toujours davantage l'idée d'une opposition irréductible entre le monde de la philosophie et le monde du travail, ce que souligne encore L. qui s'est mis « à lire de la philosophie quand cela répondait à un besoin personnel, notamment celui d'avoir des réponses [...] ». Ingénieur en informatique, je me suis retrouvé là parce qu'il fallait bien faire quelque chose. J'ai dit OK, mais après je me suis mis à la philo parce que j'avais besoin de réponses, ces gens-là me paraissaient traiter de choses essentielles dans l'existence humaine qui n'étaient pas traitées dans les cours que j'avais »,

énonce-t-il. Et d'ajouter : « j'avais l'impression que fabriquer des objets pour l'industrie, c'était pas suffisant dans une existence humaine, c'était pas assez noble, si tu veux, comme manière de vivre sa vie ». Dans l'affirmation d'une *noblesse* de la philosophie, en comparaison avec la bassesse de métiers prosaïques, se creuse davantage la séparation entre le monde ordinaire et celui de la philosophie, seule échappatoire pour se réaliser en tant qu'être humain.

Toutefois, cette conception n'est pas la seule manière de comprendre le lien qui unit la philosophie à l'art. La philosophie n'est pas, par essence, artistique, mais peut aussi être perçue comme l'une des voies de *partage* d'une réflexion qui, sans elle, serait restée purement personnelle et abstraite. Ainsi I., enseignant-chercheur, a produit un court-métrage insufflant une attitude réflexive sur la technique, précisant qu'il avait « voulu faire un film en recyclant ce qu'[il] avai[t] compris de la philosophie [...], sur l'être humain expulsé du spectacle du monde [...]; [il] avai[t] envie de critiquer le monde industriel contemporain ». D'une manière différente, B., étudiant en master de création littéraire, rapporte qu'il « aime écrire des choses qui vont avoir des liens avec des concepts philosophiques. [...] J'écris presque des histoires qui sont là pour illustrer des concepts philosophiques ». Pour lui, créer permet de fixer et de cristalliser la pensée dans une œuvre finie. Or lorsque la philosophie est perçue comme un processus infini, elle peut, selon lui, nous plonger dans un doute continu, potentiellement anxiogène, voire dangereux : « là où il y a la possibilité d'avoir une cohérence de la philosophie dans les œuvres d'art, il y a une insuffisance de la philosophie dans la vie réelle ». La philosophie, au sein de l'art, devient ce lieu où l'on peut formuler, informer et mettre en œuvre des réponses. La *mise en œuvre* est précisément cette action de déposer dans une œuvre les résultats d'une réflexion philosophique. D'ailleurs D., étudiante en design utilisateur, dit ne se rappeler de ses cours de philosophie en Terminale que des récits et des mythes. Elle évoque par exemple l'allégorie de la caverne sans toutefois être capable d'en attribuer la paternité à Platon. C'est par sa mise en « œuvre » que la philosophie trouverait sa possibilité la plus propre. Toutefois une question persiste : comment distinguer, dès lors, entre une œuvre « purement » artistique et une authentique mise en œuvre de la philosophie ? En d'autres termes, qu'est-ce qui fait l'identité propre de la philosophie ?

Le cheminement mené jusqu'ici semble nous mener à la conclusion suivante : la philosophie est désormais vouée à ne faire l'objet d'un attrait qu'en dehors du cadre académique, soit dans une visée pragmatique et utilitaire, soit en trouvant une place au sein de la création artistique. Mais de ce détour par le champ artistique, nous pouvons retenir le fait que la philosophie peut faire l'objet d'une mise en œuvre. Des entretiens, nous retenons surtout l'idée d'une dimension artistique de la philosophie ; mais elle peut être plus généralement *technique*, si l'on entend par là toute production en général. Qu'en est-il alors d'une mise en œuvre technique de la philosophie ? Une telle expression est-elle oxymorique ou peut-on lui laisser une chance de prouver ses potentialités ? Cette tentative d'expérimentation d'une philosophie mise en œuvre de manière « opérationnalisante » se fait depuis une dizaine d'années dans une école d'ingénieur, l'UTC, dans le but de former des ingénieurs capables de penser la technique. Il s'agit de la formation Humanités & Technologie (HuTech), sur laquelle nous souhaitons à présent nous attarder. En effet, c'est peut-être en questionnant son rapport à la technique que l'enseignement de la philosophie sera capable de trouver un surcroît de dynamisme dont il semble aujourd'hui privé.

## LE PARCOURS HUTECH DE L'UTC : UN PARI ORIGINAL ?

Présentons, rapidement<sup>2</sup>, en quoi consiste le cursus HuTech<sup>3</sup>. L'UTC est une école d'ingénieurs accessible en postbac avec l'équivalent d'une classe préparatoire intégrée, qui se fait classiquement en deux ans et que l'on appelle le Tronc Commun. Apparaît alors une possibilité de choix entre HuTech et Tronc Commun. Les étudiants entrent dans le cursus HuTech après le baccalauréat et y restent pendant trois ans (six semestres, dont un de stage). La troisième année se fait parallèlement à une spécialisation (dite « branche ») dans un domaine d'ingénierie, alors que le cursus classique consiste en deux ans de Tronc Commun et trois ans de branche. Après avoir fini les trois ans d'HuTech, les étudiants peuvent choisir entre la poursuite en branche pendant deux années de plus, pour obtenir le diplôme d'ingénieur de l'école – c'est la voie classique – et la réorientation par exemple vers un master, ou encore l'entrée dans le monde du travail. HuTech donne lieu à un diplôme d'établissement (bachelor) de niveau bac +3.

Ce parcours confère une importance particulière aux Humanités. Il s'agit de former de futurs ingénieurs capables de penser la technique comme incluse dans un système complexe croisant un ensemble de processus historiques, sociaux, économiques, politiques, tout autant que scientifiques ou technologiques. On fait régulièrement référence aux termes de « technologue » ou encore « d'ingénieur-philosophe » comme étant le métier auquel prépare la formation. Ainsi, les enseignements proposés se déclinent entre contenus exigeants en sciences humaines et en philosophie, mais aussi en mathématiques ou en logique. Parallèlement aux cours spécifiques à HuTech, les étudiants doivent compléter leurs semestres avec des cours issus du Tronc Commun puis de la spécialité d'ingénierie qu'ils visent, ce qui fait du parcours une formation dense, d'autant plus qu'une grande place est accordée aux travaux de recherche. Le dernier semestre de cours est l'occasion d'un module de *mise en œuvre* de la démarche HuTech à travers un projet d'ingénierie, avant que les étudiants n'expérimentent pendant six mois de stage les apports de leur formation – et ses limites.

La première promotion HuTech est arrivée à l'UTC en septembre 2012. Le cursus est donc encore assez récent, mais fait suite à une longue tradition de mise en avant des sciences humaines à l'école d'ingénieurs, avec notamment la présence marquée du philosophe Bernard Stiegler. Ainsi, plusieurs enseignants-chercheurs intervenant en HuTech et formés initialement à l'UTC évoquent le parcours Industries Culturelles, dirigé par Stiegler et dont le contenu était très approfondi en sciences humaines et en philosophie. Aujourd'hui, les étudiants, HuTech ou non, sont encouragés à suivre des mineures en sciences humaines. Il s'agit de parcours thématiques les formant sur des dimensions spécifiques de la grande palette d'enseignements en sciences humaines proposés à l'UTC.

Cette école d'ingénieurs – à laquelle est rattachée le laboratoire de SHS & STS Costech – et en particulier le parcours HuTech ont alors vocation à proposer une vision de la philosophie qui se veut ancrée dans la réalité du monde contemporain et au service – sans en faire un faire-valoir utilitaire ou une simple case à cocher dans un projet – de l'ingénierie d'aujourd'hui et de demain. À tel point que J., enseignant-chercheur, explique : « J'ai un parcours ingé-philo-sciences humaines ; du coup, l'UTC, c'était bien le lieu en France le plus propice pour accueillir un truc comme ça, quoi ».

2. Notons ici qu'il s'agit de grandes lignes généralisantes, car une des spécificités de l'école est de proposer à tous les étudiants des parcours modulables à la carte, ce qui implique une variété infinie de parcours, y compris dans des cursus plus définis comme HuTech.

3. Les informations rapportées ici sont issues du vécu d'une des autrices, Élodie Gratreau, qui a suivi le parcours HuTech et effectué son doctorat à l'UTC.

Six des personnes interrogées en entretien sont familières d'HuTech, soit parce qu'il s'agit d'enseignants-chercheurs y intervenant, soit parce qu'il s'agit d'anciens étudiants diplômés. Malheureusement, si tous s'accordent à dire que le projet est louable et réussi en termes de formation, les avis sont plus nuancés au sujet de la réussite de l'approche HuTech une fois les étudiants arrivés dans les entreprises. L., enseignant-chercheur, ou encore G., ancien HuTech maintenant ingénieur, évoquent le caractère inconciliable des exigences de l'entreprise et de la pratique philosophique : « je suis toujours resté dubitatif [...]. En fait beaucoup d'injonctions dans le métier d'ingénieur sont inconciliables avec ces trucs-là [sous-entendu : la philosophie, note de retranscription] » (L) ; « la philosophie est absolument pas présente dans mon travail » (G.). F., ancienne étudiante HuTech qui a décidé, après son diplôme d'ingénieur, d'abandonner cette voie, explique que ce choix de réorientation a été en partie motivé par les écueils qu'elle a rencontrés lors de ces deux stages en ingénierie. Ayant à cœur de porter le discours philosophique ainsi que le regard qu'elle a appris à développer en HuTech, la nécessité de tordre ce discours et ce regard pour coller aux exigences (de rentabilité, de productivité, de tenue des délais, etc.) de l'entreprise l'a plongée dans une véritable détresse, à la fois émotionnelle et intellectuelle. Bien qu'ayant consacré beaucoup de temps et d'énergie à la réflexion et au dialogue avec ses collègues, elle a dû faire face à un manque fondamental d'intérêt pour ces propos ainsi qu'au fait que ce n'était pas opérationnel. « [...] Je voulais faire de la philosophie, je voulais essayer de l'appliquer dans le monde ; à l'issue de cette expérience j'étais tellement frustrée que j'ai complètement renoncé. [...] C'est plus facile pour moi à vivre de complètement mettre de côté la question philosophique, hors de mon univers pro. »

Pour autant, personne, dans les entretiens, ne parle d'un échec d'HuTech en soi. Le parcours pédagogique est décrit comme cohérent et formateur, et même F. qui a renoncé à ce projet affirme que la formation est importante et même nécessaire aux ingénieurs. Par ailleurs, les écueils rencontrés par la philosophie dans le monde de l'entreprise sont assez facilement identifiables. G. comme F., tous deux anciens étudiants du cursus HuTech, diplômés ingénieurs et passés en entreprise, abordent la question de l'opérationnel. (G. : « si je voulais parler de philosophie et de prise de recul avec eux, il faudrait le leur montrer de manière opérationnelle et leur montrer que c'est dans leur intérêt de faire ça. Parler leur langage. ») Il s'agirait alors d'opérationnaliser la philosophie. Or cette idée entre d'emblée en contradiction avec la conception classique de la philosophie des formations académiques, se fondant sur des auteurs et des textes immuables à ne pas déformer ni trahir. Il faudrait au contraire penser la philosophie en termes d'outils. Dès le début, le responsable de la formation parle de « boîte à outils » du technologue. Le module de projet HuTech qui précède le semestre de stage est justement construit sur la mise en œuvre des concepts vus précédemment dans la formation, sur le mode de l'opérationnalité<sup>4</sup>. Il s'agit, dans le cadre de ces projets, de faire venir en premier la philosophie et de créer à partir de ses concepts appliqués à un exemple concret d'ingénierie, alors que le monde de l'entreprise contraindrait ses ingénieurs à ne faire passer la philosophie qu'au second plan, et dans un second temps. Se pose alors la question de l'hybridation, des méthodes de l'interdisciplinarité, et de la nécessité – ou non – pour la philosophie de sortir de ses méthodes identifiées comme celles de l'analyse de texte pour se réinventer et agir dans le monde d'aujourd'hui.

4. Ainsi par exemple du projet SUSHI (« Sorbonne Universités : Sciences Humaines pour l'Ingénieur »), un projet HuTech de fond visant à produire des outils d'ingénierie basés sur des concepts de sciences humaines comme celui, classiquement vu et revu en HuTech, de transduction chez Simondon.

## TEMPORALITÉS EN PHILOSOPHIE ET PHILOSOPHIE INTERVENTIONNISTE

« En fait il y a une chronologie, c'est-à-dire que oui on peut appliquer une philosophie ; mais ça passe avant par un développement personnel. »

A, étudiant de classes préparatoires

« Ça sert un peu d'arrière-plan auquel on revient par moment et qui guide l'action ensuite. Ça veut dire qu'y a une sorte de dichotomie entre l'action et la théorie. Ça, en soi, c'est questionnable, mais c'est un peu ça, quoi. »

G., ancien étudiant HuTech

La philosophie doit rester authentique et spécifiée par des caractéristiques la différenciant d'autres disciplines. Toutefois, elle devrait également pouvoir, sans contradiction, répondre aux exigences du monde contemporain dans lequel elle s'inscrit. En ce sens, il ne semble pas être question de sacrifier des éléments essentiels de la formation des philosophes. Beaucoup des personnes interrogées témoignent de leur peu d'intérêt envers l'apprentissage de doctrines d'auteurs ou envers les exercices académiques tels que la dissertation, mais ce n'est pas ici notre propos. Néanmoins, le parcours philosophique semble à réinventer. L'importance du temps long est présente en filigrane dans de nombreux entretiens, traduisant l'idée que la philosophie est en tout premier lieu – ou plutôt dans un premier *temps* – une activité de plongée en soi, de réflexion intellectuelle, de maturation d'idées. Un temps introspectif qui permet de développer une pensée solide puis de la partager et de la mettre à l'épreuve dans le monde. Cette temporalité ne correspond pas aux exigences actuelles, que ce soit celles du monde contemporain ou celles des modalités d'enseignement et d'évaluation. Un an ne peut suffire à des élèves de Terminale pour appréhender tous les auteurs mobilisés par le programme et comprendre, voire reproduire les méthodes d'argumentation utilisées. Les personnes interrogées sur de possibles points d'amélioration de l'enseignement de la discipline évoquent d'ailleurs toutes la nécessité de commencer avant la Terminale. Cela permettrait de varier les formes d'enseignement – beaucoup d'étudiants valorisent les moments de débat avec leurs pairs, qu'ils soient formalisés ou non, comme étant des moments proprement philosophiques – et de garantir la possibilité d'un temps long de la réflexion.

Ce temps long de la réflexion personnelle, de la montée en abstraction ou du moins dans la sphère intellectuelle, est conceptualisé par un enseignant-chercheur intervenant en HuTech comme une phase de *décollage*. C'est un moment où, précisément, il s'agit de se décoller du monde sans perdre de vue son vécu, ses convictions et ses valeurs afin d'exercer une activité intellectuelle exigeante mêlant analyse froide et engagement chaud, en évitant toute tiédeur. Le cours de cet enseignant est souvent perçu comme un point-charnière dans le cursus HuTech. S'y rencontrent les exigences formelles (issues des cours de logique par exemple) et les convictions sur l'ingénierie issues des premiers modules d'histoire et de philosophie des sciences et de la coloration académique des enseignants-chercheurs. Ce temps de décollage n'est pas un temps complètement hors-sol. Il est un temps d'entrée en réflexion pendant lequel il n'est pas forcément possible ou même bon d'agir. C'est le temps de la « prise de recul » souvent mentionnée en entretien, celui où il s'agit de comprendre pour ensuite accompagner l'agir de la meilleure façon possible. C'est le temps de l'appréhension des processus en jeu dans le cadre de systèmes complexes dans lesquels il est ensuite possible de revenir avec un regard affiné. B., étudiant en création littéraire, parle ainsi d'un temps de « médiation » philosophique. Nous pouvons entendre par là le fait de faire médium (au

sens de la médiation technique, en affirmant que l'activité philosophique est aussi – et peut-être avant tout – une méthode mettant en pratique des techniques précises<sup>5</sup>) et celui de réaliser une médiation (par exemple « calmer le jeu » lors de conflits ou permettre une meilleure communication entre deux instances ne se comprenant pas). La philosophie comme médiation serait une philosophie mettant à distance sans pour autant couper du monde. Elle serait une voie d'accès au monde parmi d'autres, au même titre qu'un instrument de mesure ou qu'une caméra. Une philosophie-médium est une philosophie qui nous plonge dans la réalité avec la possibilité de nuancer les degrés d'engagement, entre temps long de réflexion et de prise de recul et retour sur le « terrain » et l'action. C'est en tout cas l'idée de la démarche HuTech qui promet sans la nommer des principes de la philosophie interventionniste.

La philosophie interventionniste<sup>6</sup> est une pratique philosophique qui emprunte à la sociologie et à l'anthropologie les méthodes de l'enquête de terrain et qui s'apparente à l'éthique appliquée en ce qui concerne la nature prescriptive – sans être pour autant normative – des résultats qu'elle propose. Elle s'effectue en trois temps : un temps d'exploration *in situ*, un temps de décollage, puis un temps de retour au terrain, c'est-à-dire un temps d'atterrissage. Ainsi, ce schéma descriptif s'applique-t-il à l'élaboration même du parcours HuTech. Partant de constats issus du monde de l'ingénierie (exploration du terrain), le responsable de la formation et les enseignants-chercheurs ont construit un parcours académique pour combler certains manques et permettre aux étudiants de décoller (sans perdre de vue le terrain) pour mieux réatterrir ensuite. Le contenu de la formation HuTech et son cadre – une école d'ingénieurs – invitent d'emblée les étudiants à pratiquer de manière plus ou moins formalisée une philosophie interventionniste dont le terrain serait le monde de l'entreprise contemporaine. Mais, dès lors, compte tenu des difficultés que rencontrent les anciens étudiants devenus ingénieurs à rendre la philosophie opérationnelle, se pose la question des conditions de possibilité d'une telle opérativité. En effet, la philosophie trouverait son unité dans sa méthode ou sa démarche : « C'est un questionnement. [...] C'est une sorte de démarche ? [...] Un questionnement qui aboutit temporairement à une réponse [...]. Et ensuite, un guide d'action en arrière-plan » (G., ancien étudiant HuTech). I., enseignant-chercheur, explique que « l'une des grandes richesses qu'[il] trouve à la philosophie, c'est que ça [lui] donne des cadres d'interprétation qui ne sont pas définitifs, qui ne sont pas prévus, qui ne sont pas la vérité, mais ça donne des façons de penser, [...] ça donne des grilles de lecture sur une réalité ». Tout l'enjeu est donc, pour les ingénieurs-philosophes comme pour les philosophes interventionnistes, de modeler ou modéliser (J., enseignant-chercheur, décrit l'activité philosophique pratique comme une modélisation) cette grille de lecture de manière à ce qu'elle puisse agir avec efficience dans le terrain qui la nourrit.

Pour ce faire, il faudrait tout d'abord réinvestir les dimensions dialogiques de la philosophie. Ainsi, B., étudiant en création littéraire, comme F., ancienne étudiante en HuTech, situent le cœur de la philosophie dans l'interaction (*inter-action*). Loin d'être une activité purement solitaire, la philosophie se déroule dans un dialogue (avec autrui, avec un auteur à travers son texte ou même avec soi-même). Ainsi, une *inter-action*, un *dia-logue* possible entre ingénierie et philosophie créeraient une forme d'hybridité. Si la conciliation entre les deux « mondes », celui des idées philosophiques d'un côté et

5. « Une mère de famille qui filme sa famille, il y a un côté art car elle utilise des moyens d'art » (B., étudiant en création littéraire). Si on peut définir l'art par l'usage de moyens techniques artistiques, ainsi pourrait-il en être de la philosophie, qui ne se définirait alors pas par des contenus ou des thématiques mais par une démarche ou une méthode. Cette idée revient dans tous les entretiens.

6. On parle parfois de philosophie-action. Il s'agit là de sous-disciplines en train de se constituer.

celui du monde sensible, pratique et concret de l'autre, semble paradoxale, elle n'est pas un idéal impossible. Nous ne sommes pas contraints de choisir entre deux mondes aux logiques, aux temporalités et aux problèmes différents. Il s'agit de deux temps qui peuvent se rencontrer en dialogue. En effet, aucun schéma prédéfini de leur collaboration n'est proposé dans nos sociétés contemporaines mais cela ne signifie pas son impossibilité. Cela signe sa richesse. Il faut au moins être aussi inventif que I., enseignant-chercheur et spécialiste d'histoire des techniques à l'UTC, qui parle de son usage de la philosophie au sein de l'enseignement qu'il dispense aux futurs ingénieurs, comme d'un « braconnage philosophique ». Il ne faut pas entendre ici qu'il y a dénatura-tion profonde des concepts. Il faut davantage comprendre qu'il y a une mise en dialogue et une mise en opérationnalité – mise en œuvre – de ces derniers. En bref, c'est seulement en continuant d'investir nos efforts dans l'horizon possible d'une collaboration réussie entre monde du travail et philosophie, par des voies d'expérimentation innovantes comme celle que propose l'UTC, qu'un tel *dialogue* deviendra possible.

### CONCLUSION

L'intégration de la philosophie au sein d'autres types de formation répond avant tout à un besoin, mais aussi à une nécessité. Loin d'être revendiquée pour son inutilité désintéressée dans un monde régi par des lois d'efficacité, la philosophie est appelée à être intégrée dans des champs de formation divers pour son utilité et son efficience propres qui sortent du cadre de la productivité. Dans un contexte global où les dimensions sociales, économiques, écologiques et technologiques sont entremêlées et ne peuvent plus être ignorées, la philosophie semble bien avoir un rôle propre à endosser : celui de réfléchir sur ces enjeux qui gouvernent nos pratiques et engagent le futur de l'humanité, afin de questionner ou d'infléchir le sens de ces actions dans le monde.

Loin des descriptions unifiées d'une discipline qui ne serait basée que sur son histoire, ses concepts ou ses formes fixes, « il y a des philosophies » (B., étudiant en création littéraire). S'il est possible de se montrer prescriptif, il ne faut pas non plus mettre de côté la pluralité et la *désunité* des pratiques philosophiques, qui tendent à être invisibilisées au sein de formations au profit de programmes basés sur des connaissances en histoire de la philosophie. Les questionnements méthodologiques ou disciplinaires plus généraux sont laissés de côté alors qu'ils laisseraient davantage d'espace pour les réflexions personnelles et la pratique des élèves et étudiants.

Nous avons nous-mêmes proposé ici une démarche d'enquête de terrain afin d'esquisser une philosophie possible pour le monde contemporain. Nous avons mis en œuvre une pratique philosophique singulière, tournée vers le terrain. Toutefois, nous n'appelons pas à une nouvelle unité de la philosophie fondée sur l'intervention ou le terrain. En revanche, nous encourageons vivement l'ensemble des professionnels du monde de la philosophie à investir une réflexion proprement méthodologique sur ses objectifs et son enseignement. La philosophie, qu'elle soit décollage (intellectuelle et abstraite) et/ou atterrissage (applicable à des problèmes précis), doit également devenir une tour de contrôle afin d'apprécier de la meilleure façon possible sa pluralité et ses possibles.